



CLARO LA MAISON INDIGÈNE

RÉCIT

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

EZZELINA, Arléa, 1986 ; Arléa-poche n° 139.
INSULA BATAVORUM, Arléa, 1989.
LE MASSACRE DE PANTIN OU L'AFFAIRE TROPPMANN, Fleuve noir, 1994.
ÉLOGE DE LA VACHE FOLLE, Fleuve noir, 1996 ; rééd. sous le titre *LES SOUFFRANCES DU JEUNE VER DE TERRE*, Babel noir n° 100.
LIVRE XIX, Verticales, 1997.
ENFILADES, Verticales, 1998.
TOUT SON SANG BRÛLANT, La Pionnière, 2000.
CHAIR ÉLECTRIQUE, Verticales, 2003.
BUNKER ANATOMIE, Verticales, 2004.
BLACK BOX BEATLES, Naïve, 2007.
MADMAN BOVARY, Verticales, 2008 ; Babel n° 1048.
LE CLAVIER CANNIBALE, Inculte, 2009.
MILLE MILLIARDS DE MILIEUX, Le Bec en l'air (avec des photos de Michel Denancé), 2010.
COSMOZ, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1202.
PLONGER LES MAINS DANS L'ACIDE, Inculte, 2011.
TOUS LES DIAMANTS DU CIEL, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1333.
CANNIBALE LECTEUR, Inculte, 2014.
DANS LA QUEUE LE VENIN, L'Arbre vengeur, 2015.
CRASH-TEST, Actes Sud, 2015.
COMMENT RESTER IMMOBILE QUAND ON EST EN FEU, L'Ogre, 2016.
HORS DU CHARNIER NATAL, Inculte, 2017.
SUBSTANCE, Actes Sud, 2019.

Toutes les œuvres d'Albert Camus citées dans l'ouvrage
ont été publiées aux éditions Gallimard :

L'Étranger, 1942

Noces, 1950

Carnets, 1962

Cahiers Albert Camus (n° 1) : La mort heureuse, 1971

Cahiers Albert Camus (n° 2), 1973

Préface d'A. Camus dans *Les Îles*, de Jean Grenier, 1977

© Gallimard

Photographie de couverture : Archives de l'auteur

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13824-0

CLARO

La Maison indigène

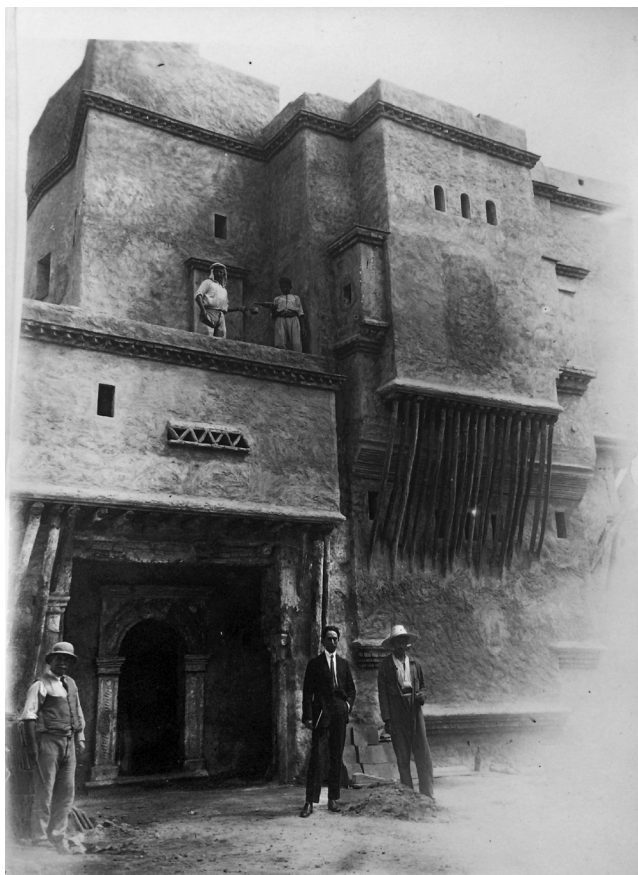
récit

ACTES SUD

pour Arno Bertina

عُ

يل اف طأل



*La Villa du Centenaire – en costume,
au centre, l'architecte Léon Claro.*

CHANTER POUR APAISER

Ci-gît une maison blanche dont le cœur à ciel ouvert laisse résonner autre chose que des pas. Où personne n'a jamais vécu mais que chacun ou presque peut hanter. En guise de pulsation, quand le soir tombe et avec lui notre soif d'élévations, on y perçoit l'écho des noms dont on l'a affublée, des noms rafistolés au fil des ans par l'Histoire, et qui tous ont échoué à ternir ses aspirations solaires. On l'appela dans un premier temps la Maison indigène, ou Maison mauresque, mais certains préféreraient dire : la Maison du Centenaire, ou encore la Villa du Centenaire, puisqu'elle avait été inaugurée à Alger en 1930, à l'occasion du centenaire de la présence française en Algérie. Après l'Indépendance, elle devint, à la suite d'une impressionnante dilatation temporelle, la Maison du Millénaire – la vieille Al-Jazā'ir ayant alors purgé vaillamment ses dix siècles d'existence.

Qu'elle soit centenaire ou millénaire, mauresque ou algérienne, française ou ottomane, je la sais secrète et complexe, tout en bruissements contenus, au sein même de son silence. Comme toutes les maisons, elle a désiré des hommes dans son ventre

de pierre, et comme toutes les maisons, elle a pris soin de leur rappeler qu'ils n'étaient que des hôtes éphémères. Des silhouettes s'y découpent, certaines familières, d'autres plus énigmatiques, mais toutes ont à mes yeux l'attrait de fantômes précieux. Je distingue des accents, je reconnais certaines allures. Ce sont mes *étrangers premiers*, mes proches d'antan. Vers eux, aujourd'hui, je vais. À reculons, en espérant que le mur de cette maison aura la tiédeur d'un torse ami.

*

Située en marge de la Casbah, sur une place portant naguère le nom de place d'Estrées, la Maison indigène laisse passer les révolutions, celles des astres comme celles des hommes, peu lui importe, car quels que soient ses maîtres elle rafraîchira leur couche, et s'il faut brûler elle brûlera. Sa façade évoque de très antiques molaires aux racines incurvées – de fins étançons de thuyas –, ornées de modestes caries – d'étroites percées inaccessibles à la curiosité des passants. Tout en haut, là où dore son crâne, s'étend une terrasse d'où l'on peut voir, si l'on tourne le dos à la ville, tout ce qu'une mer peut offrir à ses enfants et à ses démunis. Tissée sur le métier d'un songe néomauresque, enrichie par la chair même des ruines de la basse Casbah, elle offre au seul ciel la vision de sa cour intérieure – *wast ed-dar* – que protègent d'on ne sait quoi des arcades ogivales disposées en portiques, abouchées à quelques chambres aveugles. Un escalier s'enfuit dans la béance d'un angle, desservant des pièces principales qui doivent leur fraîcheur à la paupière

des coupoles ; plus haut, après la dernière marche, paresse un toit où se plaisent à claquer les voiles des draps quand le vent se lève, un étage quasi céleste réservé aux femmes interdites.

On pénètre dans la Maison indigène par un vestibule qui va s'élargissant avec fluidité en une *sqiffa* avant d'aboutir au bienveillant atrium – là, une fontaine fait ce que font toutes les fontaines : chanter pour apaiser. Non loin, derrière ses murs, là où le monde persiste à s'agiter, des jardins et des boutiques pour touristes laissent monter vers elle parfums et barguignages, tandis que des lauriers roses lancent leurs fragrances autour des membres torves de ses figuiers.

Un gouvernement l'a commandée. Un architecte l'a bâtie. Un président l'a inaugurée. Des hommes de bonne volonté l'ont visitée. Dessinée, photographiée, filmée, reproduite, commentée, décrite, délaissée, restaurée, elle a gardé son visage originel, et si sa persistance dit aujourd'hui autre chose que la célébration d'une présence imposée, elle n'en a pas moins l'âge de mon père et le regard de mon grand-père, puisque le premier est né dans son ombre et que l'autre l'a plantée en plein soleil.

DES VISITEURS PLUS SENSIBLES

La Maison du Centenaire a été construite *à la limite*, et non au sein de l'antique Casbah, évitant ainsi aux touristes et aux curieux l'embarras d'une errance dans cette zone opaque. La place d'Estrées, appelée plus communément alors place de la Bombe (on y avait retrouvé un siècle plus tôt une bombe datant de l'époque de la régence ottomane), est bordée d'un côté par un dispensaire, où une femme de courage, le Dr Legey, proposait gratuitement des soins aux musulmanes, et de l'autre par un poste de police à l'aspect délabré, où d'autres soins, moins cléments n'en doutons pas, étaient prodigués. Au-dessus s'élance la Casbah, dont la revue *L'Afrique du Nord illustrée*, dans son numéro du 6 juillet 1935, nous donne la description suivante, sous la plume de Robert Randau, administrateur colonial et fondateur de la littérature algérieniste :

Les dernières cassines de la rue de la Casbah sont bâties à l'européenne ; de petits commerces y prospèrent sans doute ; mais le centre important des affaires est constitué par un vaste café maure ; de l'aurore à une heure tardive de la nuit il regorge de fâneurs, qui hument des tasses de café ou de petits

verres de thé à la menthe, poussent les dominos sur la table, frappent les pions sur le damier, battent les brèmes espagnoles les plus crasseuses que j’aperçus de ma vie. On parle ici tous les patois arabes ou berbères de l’Algérie et le tapage ne s’interrompt point ; on conte, on chante, on mange, on fume, on se querelle ; un phonographe ne cesse de dévider des chants nasillards égyptiens, syriens ou tunisiens ; manœuvres, dockers, émigrants du bled, semmachs, boutiquiers, marchands ambulants, bur-nous propres et guenilles se donnent rendez-vous à cet endroit de plaisir ; ils sont entre eux et se divertissent de tout cœur.

À l’écart de ce “tapage”, pour ainsi dire en cale sèche, la Maison indigène semble attendre, à la croisée des temps, à la lisière des heurts. Qu’attend-elle ? Des visiteurs plus sensibles ? Une bombe plus responsable ? Un bouleversement né de son ombre même ? N’est-elle qu’une fantaisie destinée à satisfaire la curiosité du passant en redingote, las du soleil autant qu’épris d’orientalisme ? Blanche et mutique, que dit-elle de la conscience coloniale ? de l’art néomauresque ? du temps qui passe, puis explose, puis passe encore ? Et si elle était tout autre chose ? Une matrice. Une page vierge dressée à la verticale, en attente d’une encre empathique, capable de mettre en branle un destin.

La Maison indigène est l’œuvre d’un architecte français : Léon Claro, mon grand-père paternel, né à Oran le 24 juin 1899, ayant fait ses études à l’École des beaux-arts d’Alger entre 1917 et 1919, marié depuis cinq ans à Madeleine Girou-Mirabal,

père d'un petit garçon (Jean) âgé d'un an et bientôt d'un deuxième (Henri, mon père) – deux autres enfants suivront, Marcel et Hélène. Puis la mère meurt, après une longue maladie, et je sais que le temps s'arrêta en secret dans les cœurs.

L'architecte de la Maison indigène est algérois et, partant, algérien, donc français – puisqu'alors les deux termes sont synonymes, aux yeux de la métropole. Il a été nommé chef d'atelier d'architecture de l'École des beaux-arts d'Alger en 1928, est membre du Conseil des bâtiments civils de l'Algérie en 1932, et n'a quitté sa terre natale qu'en 1964 pour s'installer d'abord à Paris, rue Lhomond, puis définitivement à Gien, au bord de la Loire.

*

Le 1^{er} janvier 1992 au matin, j'étais à Paris, chez moi, quand le téléphone sonna et qu'un de mes cousins m'apprit la mort de mon grand-père, l'architecte Léon Claro. J'avais perdu mon père six ans plus tôt, et tout décès, je l'avoue, me semblait une copie de copie, un bien pauvre apprêt venu recouvrir un mur déjà bien rongé. Un mur ? Non pas celui de la Maison indigène, mais plutôt de cette *maison indigeste* qu'était à mes yeux, à mes sens, à mes tripes, la famille. Je n'étais pas près d'en pousser les portes, n'ayant nulle envie à l'époque d'habiter cette demeure fantôme qu'on nomme origine. Rien de ce qui touchait à l'ascendance ne me parlait. J'étais sourd aux racines, aveugle aux jeux de lumière dans les hauts feuillages de l'arbre généalogique. Je ne voulais rien savoir de la source, sinon la confirmation que ses eaux étaient de toute éternité

frelatées. Mon père n'a jamais chanté en ma présence les faits et larmes de sa première patrie, l'Algérie, à moins qu'à mots couverts, par des gestes ébauchés, des intonations détournées, il ne m'ait dit ce qu'il avait à dire. Viens d'où tu veux, va où tu peux.

*

Le hasard ne mordant jamais sans sourire un peu, il advint cela : l'an dernier, un de mes amis, Arno Bertina, m'envoya un e-mail amusé, dans lequel il me disait, plus ou moins en ces termes, "Alors comme ça tu ne te contentes pas d'écrire des livres et de traduire des livres ! Tu construis aussi des maisons ! Et tu les fais visiter à Camus !" Il était en effet tombé, au cours de recherches, sur cette petite information qu'il avait eu à cœur de me donner en pâture :

L'un des premiers textes écrits par Camus a été "La Maison mauresque", qui décrit une villa bâtie par Claro.

Je lui répondis que ce Claro-là était mon grand-père, ce à quoi il me fit cette réponse : "C'est seulement que je trouvais ce pli du temps magnifique à déplier : Camus écrivant son tout premier texte sur une œuvre de Claro !" Les choses auraient pu en rester là, tant m'indifféraient depuis des décennies tous ces signes émanant de lointaines archives. Mais cette histoire de "pli du temps magnifique à déplier" ne cessait de me convoquer et, dès lors, partout à l'horizon étriqué de ma conscience, je voyais se dresser, vibrante comme un mirage que

ni le sable ni le temps ne parviennent à effacer, une vaste maison dont j'avais peut-être perdu les clés, et qui, pour mieux attirer mon attention, s'était repue autrefois d'un jeune homme prénommé Albert qui, comme tous les écrivains en devenir, n'attendait qu'une rencontre – un choc – un hasard – pour que l'encre en lui se mêle au sang.